

voulus condescendre ; il s'établit du moins dans ma chambre à partir de ce moment. De temps en temps, durant les quelques nuits que je passai là, je sentais au milieu de mon sommeil sa tiède haleine sur mon visage, j'allongeais machinalement le bras et le caressais, après quoi il retournait à son coin, ou partait pour quelque excursion dans le reste de la maison. Mon hôte, à qui j'avais raconté l'histoire, voulait donner ordre de renfermer le pauvre *venadito*, mais je m'y opposai.

Ce fut la seule teinte de merveilleux que m'ait offert le Mexique et j'ai tenu à la rapporter en son lieu.

#### CHAPITRE IV.

Les *salteadores*. — Existence des prisonniers français. — Le colonel Esquerro. — Départ pour Guadalajara. — San Leonel. — Le monte de los Cuartos. — *Armas de agua*. — Tetiçlan. — *Indios pintos*. — Aguacatlan. — Istan. — Les pores.

Il y eut un moment d'animation à Tepic pendant notre séjour. Une *cuadrilla* de voleurs de grands chemins ou *salteadores*, qu'on disait forte de cent à cent cinquante hommes, ravageait le pays environnant. Un détachement de troupes envoyé à leur poursuite avait été massacré par eux, grâce à la lâcheté du chef, le capitaine Romero, qui, se voyant cerné par les bandits en forces supérieures, avait fait déposer les armes à ses soldats au lieu de chercher à s'ouvrir un passage de vive force. Enhardis par ce triomphe facile, messieurs les voleurs parlaient de venir saccager la ville, et l'on eut un moment l'idée de nous envoyer contre eux, mais l'affaire n'eut pas de suite. Prévenus sans doute du renfort inattendu que nous apportaient, ils se tinrent éloignés de la ville, et les autorités

résolurent d'attendre qu'elle fût sérieusement menacée pour armer des hommes que l'on aurait été embarrassé peut-être de désarmer après. D'ailleurs, il pouvait devenir délicat de nous avoir des obligations, en vue des intentions de Santa-Anna à notre égard.

Cependant le temps s'écoulait, n'apportant aucune solution à nos affaires. La plupart des prisonniers avaient pris leur parti, du reste, avec philosophie ; l'existence pour eux était aussi douce qu'elle peut l'être entre quatre murs. Ils n'avaient rien à faire, étaient bien nourris, mangeaient même du pain fait par un d'entre eux, que nous avions pris sur nous de faire sortir à cet effet. De plus, la cour principale du quartier était, le jour durant, un véritable marché d'où les spiritueux étaient seuls bannis, ostensiblement du moins, car il est trop certain qu'ils y pénétraient en secret.

Nos hommes dépensaient là gaiement, en dehors de la gamelle, le peu d'argent qui leur restait, insoucians, jouissant de cette belle nature et attendant la liberté que chacun nous faisait espérer. Trois fois le jour on faisait l'appel et c'était le seul ennui de la situation, après celui de ne pouvoir franchir le seuil de la porte. Les officiers se montraient très-bienveillants et traitaient les détenus avec beaucoup plus d'égards que leurs propres soldats, à qui les gourmades n'étaient pas épargnées. Un certain jour, à mon arrivée au quartier, je reçus des plaintes graves : un vol avait été commis au préjudice d'un prisonnier. J'allai parler à l'officier du poste ; il me fit observer que le coupable pouvait être un de nos hommes aussi bien qu'un des marchands établis dans le *patio*, ou enfin un soldat : ce dont je tombai d'accord avec lui.

« Si c'est un de vos compatriotes, ajouta-t-il, c'est votre affaire ; mais nous allons voir d'abord si ce n'est pas un des miens. »

Il fit assembler la garde, et la sentinelle reçut l'ordre

de ne laisser sortir personne. Je crus qu'il allait avant tout faire une perquisition dans le marché; point. Il ordonna à ses hommes de dérouler devant lui, l'un après l'autre, la fresada qui contient toujours le petit bagage du troupiér mexicain. Le troisième qui se présenta à son inspection fut trouvé nanti de l'objet volé. Le lieutenant en fureur dégaina immédiatement, à ma grande stupéfaction, et s'élança sabre haut sur le délinquant. J'eus un serrement de cœur. Au dixième coup de latte, ne voyant pas couler le sang, je me tranquillisai en songeant qu'il devait frapper du plat. Je n'avais jamais vu pratiquer encore ce jeu intermédiaire entre l'estoc et la taille, ce qui excusait ma naïve émotion; depuis j'eus le loisir de m'y faire. Quand il fut las de frapper, il rengaina et tout fut dit.

Le 27 arriva à Tepic un détachement de la garnison de Guadalajara, composé d'une centaine d'hommes du bataillon de San-Felipe, sous le commandement du colonel Esquerro, qui venait nous chercher. Il n'y avait plus à hésiter devant une volonté supérieure qui nous appelait, non plus à Guadalajara seulement, mais à Mexico : Santa-Anna, nous dit le colonel Yañez, désirait nous voir avant de nous rendre la liberté. Notre grâce tombera directement de sa bouche, honneur dont nous nous passerions d'autant mieux qu'il faut l'aller chercher à plus de deux cents lieues.

Grande rumeur et parmi les prisonniers et parmi les résidents français. L'agent consulaire, après une visite au commandant, se déclare impuissant à faire plus qu'il n'a fait; il nous engage à nous rendre patiemment à Guadalajara, où nous ne pouvons manquer d'être mis en liberté; d'ici là il aura reçu certainement la réponse de la légation à ses dépêches et à notre protestation, et il ne doute pas qu'elle ne soit favorable. Tout cela ne faisant pas notre affaire, nous nous décidons à réclamer la pro-

tection du consul britannique, en vertu de l'alliance anglo-française récemment conclue; en conséquence une requête en ce sens lui est adressée. M. Baron, en grand seigneur qu'il était, prie l'agent consulaire français et le *Jefe politico* de passer chez lui pour voir ce qu'il y a à faire. Le colonel lui montre des ordres qu'il avait refusé de communiquer à M. Rycke, et ces ordres étaient péremptoires; il n'en exécutait déjà qu'une partie en nous expédiant tous à Guadalajara. N'y avait-il pas deux individus, au moins, à passer par les armes? Il n'était qu'un soldat, soumis au gouverneur de la province, comme celui-ci l'était au gouvernement suprême. Notre départ était fixé au 29, il consentit à le retarder d'un jour, afin de donner le temps de faire une quête en ville pour fournir aux prisonniers des sandales et autres pièces d'équipement, et pourvoir aux besoins des plus nécessiteux.

Le 29, nous fûmes présentés officiellement, Guillot et moi, à don Manuel Esquerro par le colonel Yañez. Après nous avoir tous recommandés en termes chaleureux à son collègue, le colonel lui parla de nous deux d'un ton affectueux; il l'engagea à se décharger sur nous, comme il l'avait fait, de l'entretien des prisonniers et, pour cela, à nous laisser notre liberté, en l'assurant que nous étions de vrais *caballeros*, dignes de toute confiance. Dans sa position vis-à-vis de nous, le colonel n'était pas obligé de semer des banalités, et l'on voyait bien qu'il y allait de tout cœur et de la meilleure foi du monde. Don Manuel nous tendit la main avec un air de bonhomie et de rondeur tout à fait prévenant.

« Vous êtes libres, nous dit-il, et j'aurai soin que vous ayez toujours des chevaux pour aller en avant de la colonne. Au reste, je suis disposé à être confiant pour peu qu'on m'y engage, et il ne tiendra pas à moi que vos camarades n'aient tous les coudées franches durant

ce voyage. S'ils ne me donnent aucun sujet de mécontentement, ils n'auront pas à se plaindre de moi. »

Ces messieurs me donnèrent rendez-vous au quartier, pour passer une inspection et reconnaître les hommes que la maladie ou quelque infirmité rendaient incapables d'une longue route à pied. Don Manuel fut très-coulant et me laissa porter à quarante le nombre de ces invalides. Il m'autorisa aussi à prendre des hommes de corvée pour faire du pain pendant la nuit, afin que chacun emportât une ration supplémentaire.

Le soir nous fîmes nos visites d'adieu, qui furent pleines d'effusion, car les gens que nous quittions valaient tous des regrets sincères; et le lendemain, 30 août, dans la matinée, nous sortîmes de Tepic comme nous y étions entrés, c'est-à-dire entre deux haies de soldats. Cette fois, du moins, la chose n'avait rien de trop déplaisant, bien qu'il fallût traverser la ville; nous n'étions plus des étrangers au milieu de la foule, et nous comptions avec raison sur un intérêt affectueux qui se peignait sur tous les visages.

J'étais à cheval, ainsi que Guilhot et les officiers. A peine hors des faubourgs, je pris les devants en compagnie d'un jeune cadet de l'École militaire de Chapultepec nommé Pesquiera, qui remplissait auprès du colonel les fonctions d'*ayudante*, aide de camp, adjudant, maréchal des logis aussi, car il était comme moi chargé de préparer les logements; plus heureux que moi, toutefois, il n'avait pas à s'occuper de la nourriture de sa troupe.

Le pays que nous traversons est accidenté, la route n'est tracée que par l'usage; défoncée en maints endroits par les pluies de la saison, elle présente des flaques d'eau bourbeuse appelées *atascaderos*, mot énergique qui désigne une place où l'on est absolument forcé de s'embourber, ce dont nous nous apercevons bien. Le petit village *del Platanar* se trouve sur notre route, caché dans

les larges feuilles des bananiers (*platano*) auxquels il emprunte son nom. A quelque distance de là, nous débouchons dans une vallée d'un décor saisissant et nouveau. Ce sont des montagnes aux revers allongés qui viennent se fondre ensemble en une courbe douce. La teinte générale est d'un roux fauve, sans ombres ni nuances; il semble qu'Hercule ait étendu là, pour y faire son lit, la peau gigantesque du lion de Némée; pas un arbre, pas une pierre, pas un ravin, pas une barrière, pas une maison, rien, en un mot, pour faire ressortir les vastes proportions de cet amphithéâtre, dont les parois semblent être à portée de la main. Cependant, Pesquiera me fait voir, dans la vapeur dorée de l'éloignement, un bouquet d'arbres que domine un clocher; c'est la ville de *Jalisco*. Ce simple repoussoir suffit pour rectifier mes notions d'optique, et me faire comprendre que j'ai devant les yeux une scène immense dont l'étrangeté me poursuit encore de souvenir.

Au delà des montagnes, une plaine marécageuse, que traverse une chaussée, s'étend jusqu'à un lac qui miroite au loin; des hauteurs boisées bornent l'horizon. Des deux côtés de la chaussée, sur toute la surface du marécage, le sol est bouleversé comme s'il eût été pioché, mais pioché par des Titans, car nul bras humain ne pourrait soulever ces énormes blocs anguleux de tourbe durcie, noire comme de la houille. Ce désert humide, sombre en dépit d'un soleil splendide dont il absorbe les rayons, produit une impression pénible.

La route qui paraissait se diriger vers le lac, s'en éloigne par un brusque détour à l'extrémité de la chaussée, nous ramène dans la montagne et bientôt au village de San Leonel, où nous devons passer la nuit. Ce pueblo est situé sur une éminence pierreuse à dix lieues de Tepic environ; quelques cabanes groupées autour d'une vieille église sans caractère, un meson assez propre, voilà ce que l'on y trouve.

La petite population du lieu était en émoi; la cuadrilla de voleurs dont j'ai parlé plus haut avait passé par là la veille et, en sus du butin, ces drôles avaient enlevé quelques jeunes filles bonnes à marier. Une vieille mère qui avait perdu la sienne ainsi se désolait et demandait à l'*ayudante*, avec l'intrépidité de la faiblesse, à quoi les soldats étaient bons puisqu'ils ne pouvaient pas débarrasser le pays de ces maraudeurs. Rançonner le peuple, lui donner des coups de plat de sabre, et au besoin des coups de fusil s'il faisait mine de grogner contre le diable boiteux, c'était là toute leur affaire, disait-elle; les autres (les voleurs) ne faisaient ni pis ni mieux, et c'était trop de deux chiens sur le même os. Tous les spectateurs étaient ébahis et moi le premier. Pesquiera, charmant petit garçon de dix-neuf ans au plus, qui faisait bonnement son métier sans avoir jamais songé à s'inquiéter de ce qu'il pouvait avoir d'odieux, demeurait interloqué. Il fut heureux, je crois, pour la pauvre femme, et peut-être pour le village, qu'elle eût affaire à un enfant. Une vieille culotte de peau eût promptement trouvé moyen de la faire taire d'abord, de l'amener à repentir ensuite. Quelques âmes charitables et prudentes éloignèrent la malheureuse qui parlait toujours, et nous pûmes saisir encore, à bâtons rompus, les épithètes de voleurs, fainéants, chiens de pailler, lâches et cruels, etc.

Nous n'étions pas remis de l'algarade qu'arriva la colonne en grand désarroi. La traite avait été un peu longue pour une première journée de marche, et beaucoup d'hommes étaient fourbus. Les sandales, dont l'usage était nouveau pour eux, avaient écorché maint pied habitué à des chaussures plus sérieuses; l'humidité des chemins avait provoqué quelques symptômes de fièvre. L'humeur générale était plus que maussade. Cela présageait mal, car le colonel pouvait bien revenir de la bonne opinion qu'il s'était faite des prisonniers sur les éloges

de son confrère de Tepic, et les traiter alors tout différemment.

Pour comble de malheur, nos hommes affamés ne soupèrent que fort tard. San Leonel n'avait pu nous fournir que quelques moutons, et, sans la précaution que nous avions eue de faire faire du pain, il eût fallu manger la viande sans le moindre accessoire. Les gens de corvée eurent toutes sortes de difficultés pour préparer les vivres dans ce pauvre village; les autres, enfermés dans l'église abandonnée et nue comme celle de Guaynamote, murmuraient et menaçaient de forcer la consigne. Le colonel enrageait et voulait que tout le monde fût rentré à la brune; bref, tout allait au plus mal.

Le lendemain, ce fut pis encore: on ne voulait pas partir. Le pauvre commandant jurait et menaçait, mais l'explosion même de sa colère trahissait surtout l'indignation de la bonté poussée à bout. Cependant la raison reprit le dessus; l'agitation était entretenue en dessous par deux ou trois esprits rebelles auxquels il fallut parler entre les dents. On avait ordonné la veille des réquisitions, mais elles n'avaient pas fourni un nombre suffisant d'animaux; je donnai mon cheval à un éclopé et, quand je vis la mutinerie dans sa période de décroissance, laissant Guilhot pour en calmer les derniers ferments, je partis seul, à pied, afin de prendre de l'avance et de pourvoir à temps aux exigences du souper.

Je chemine en compagnie d'une troupe de femmes attachées à notre escorte. Beaucoup de soldats sont mariés, ou tout au moins vivent en concubinage, car le mariage est un luxe que le pauvre Indien ne se procure que difficilement. Il n'y a pas de mariage civil au Mexique, et le sacrement ne se donne pas pour l'amour de Dieu à l'église; le prix varie de quinze à vingt-cinq piastres, selon les paroisses, ce qui représente deux à trois mois de travail au moins pour un de ces prolétaires. Aussi la

plupart d'entre eux attendent-ils, pour se présenter au curé, que leur union ait porté son fruit, dans lequel cas celui-ci est tenu de les marier gratuitement.

Les femmes qui s'attachent aux soldats les suivent partout, comme cela se voyait en France avant 89. Misérablement vêtues, quoique propres, les pauvres créatures que j'accompagne m'intéressent souverainement; elles sont vaillantes et dévouées, et rendent de grands services autour d'elles, notamment en préparant le repas du soir du soldat, qui, en campagne, ne mange qu'à la fin de la journée et fait des étapes de quinze à vingt lieues. Elles portent sur le dos un paquet de nippes, enveloppées dans leur *rebozo* dont les deux extrémités sont nouées sur leur front ou sur leur poitrine. Une ou deux ont un poupon à cheval sur le paquet.

Elles causent entre elles, mais dans un dialecte corrompu, mélange d'indien et d'espagnol auquel je ne comprends rien, avec cette gravité mélancolique qui caractérise la race indienne, souriant quelquefois, ne riant jamais; l'ivresse seule a le pouvoir d'exciter ces gens jusqu'au rire. J'ai de la peine à tirer d'elles quelques paroles fort révérencieuses, mais, en revanche, elles me comblent de prévenances sans en être priées. La contrée que nous traversions, sauvage et très-accidentée, boisée par moments, était coupée d'une foule de ruisseaux gonflés par les pluies; avec de grosses pierres qu'elles plaçaient de distance en distance en travers du courant, elles me facilitaient le passage à pied sec, et deux d'entre elles me prêtaient en outre l'appui de leur épaule pour m'éviter les chutes sur ces galets instables et glissants. Je me trouvais profondément ridicule dans ce rôle-là, mais, comme j'étais le seul de cet avis, la chose n'avait aucun inconvénient et je me laissais faire.

Ces bonnes filles m'amusaient par la naïveté enfantine avec laquelle elles s'intéressaient à cette eau. Il va sans

dire que nous nous désaltérions beaucoup, car il faisait chaud; mais, à mon grand déplaisir, je ne trouvais nulle part le précieux liquide dans l'état de pureté que nous sommes habitués à lui souhaiter en pareil cas; non qu'il fût trouble précisément, mais jamais il n'était incolore. Toujours imprégné des substances minérales ou terreuses à travers lesquelles il avait forcé sa voie, il étalait au soleil, sur les roches ou le sable, des teintes safranées, laiteuses ou carminées, souvent séduisantes à l'œil, mais peu prévenantes d'ailleurs. Mes compagnes ne poursuivaient point le même idéal que moi; tandis que je rêvais de diamant, elles rêvaient d'opale, et leur admiration était d'autant plus grande que l'assimilation de nuance était plus parfaite. — *Que agua tan chula!* Quelle eau mignonne! s'écriaient-elles avec ravissement au moment où j'avais de fâcheuses réminiscences du puits de Santa-Margarita. En bien des choses, le sens du goût est faussé chez ces pauvres gens comme le sens moral.

Nous atteignimes bientôt le *monte* ou bois de *los Cuartos*. Cette forêt, célèbre à plus d'un titre et que l'on ne traverse généralement que sur le *qui-vive*, couvre une région montagneuse et tourmentée, où les caprices de la nature prennent un caractère grandiose. La route a dû être ouverte ici à grand'peine au sein du rocher; elle est pavée et bien entretenue. A droite et à gauche, ce ne sont que ruines granitiques, gorges sombres, précipices, talus menaçants couronnés de sapins, de chênes et de genévriers; à certain endroit, la chaussée est suspendue au bord d'une *barranca* profonde, crevasse gigantesque dont les parois sont tapissées de verdure et sillonnées de torrents. En plongeant mon regard dans cet abîme, je vois un aigle planer au-dessus de la cime des grands arbres et, sur les clairières gazonnées, quelques taches obscures me représentent des cabanes; c'est un panorama d'une hardiesse à donner le vertige.

Ce parage mal famé était en ce moment le refuge de la fameuse bande de voleurs, mais nous n'aperçûmes pas l'ombre d'un seul d'entre eux.

Le hameau d'Olocote se trouve au débouché de la montagne et de la forêt, à l'entrée d'une belle vallée dont le sol fertile a de singulières différences de niveau, qui semblent le résultat de brusques affaissements partiels du sol; la partie du plateau qui n'a pas bougé domine le reste du haut de talus verticaux. Une petite rivière arrose cette plaine qu'enserrent des collines, derrière lesquelles s'élèvent, comme un sombre rempart, des montagnes couronnées çà et là de végétation forestière. Sur leurs flancs à pic se dessinent d'étroites bandes d'argent : ce sont des eaux qui s'élancent de leur sommet pour venir se briser à leur base.

Mon escorte féminine demeura à Olocote, et je poursuivis seul ma route, admirant un beau paysage sur lequel de lourds nuages noirs et bas, gros d'orage, promenaient des ombres fortement accusées et du plus grand effet. Malheureusement ces fantômes aériens ne se bornèrent pas à faire du pittoresque et, obéissant aux lois de la saison, ils me décochèrent, au bruit du tonnerre majestueusement répercuté par les échos de la montagne, des ondées consciencieuses, véritables avalanches qui m'autoriseraient à dire que les cataractes du ciel étaient ouvertes, si j'étais classique. Heureux classiques ! ils ont toujours la phrase faite et le mot pour rire. D'Olocote au petit pueblo de Santa-Isabel, trois ou quatre de ces déluges successifs me laissèrent aussi trempé, chaque fois, que si j'eusse traversé autant de rivières à la nage. Il est vrai que, dans les intervalles, le soleil s'était toujours empressé de venir me sécher, ce qui était presque une ironie de sa part. Durant cette opération, qui lui prenait à peine quelques minutes, ma marécageuse personne exhalant rapidement sous l'influence puissante de ses rayons

toute l'humidité qu'elle transportait, je m'avançais à demi voilé par une atmosphère de vapeurs comme une divinité de l'Olympe.

A Santa-Isabel, me sentant fatigué, je voulus m'enquérir des distances avant d'aller plus loin, et je m'adressai pour cela à un honnête marchand de fruits qui, seul dans sa boutique en face de ses bananes et de ses *zapotes*, attendait le chaland en raclant de la guitare aussi amoureusement que s'il eût eu cinquante ans de moins, ce qui lui en eût certainement laissé vingt encore. Il m'apprit que j'étais à onze ou douze lieues de San Leonel, et qu'une lieue environ me séparait encore de Teticlan, où nous devons passer la nuit. Je poursuivis.

A quelques pas de là, je fus rejoint par un cavalier qui m'offrit amicalement de me prendre en croupe, ce que je n'eus garde de refuser. J'admirai, chemin faisant, le costume de cet homme. Il était armé pour la pluie, selon l'expression locale qui qualifie de *armas de agua* deux peaux énormes, de veau généralement, fixées au pommeau de la selle par un de leurs coins, et qui, venant se rattacher à la ceinture du cavalier par derrière, mettent ses jambes et ses pieds parfaitement à l'abri de l'humidité. Son sarape protégeait la partie supérieure de son corps, car le tissu de ce vêtement précieux et la préparation de la laine le rendent à peu près imperméable. Enfin, une enveloppe de toile cirée recouvrait son chapeau.

Nous causâmes, c'est-à-dire que je répondis comme à l'ordinaire à une foule de questions, d'abord sur les prisonniers que l'on amenait, sur leur provenance, leur destination et leur moralité, puis sur Raousset, Santa-Anna et la politique du jour, puis sur la Californie, les pays lointains, l'Europe et *quibusdam aliis*. Ce brave homme se détourna quelque peu de sa route pour venir me déposer à la porte de Teticlan, car c'est par une

vieille porte massive et ébréchée, à prestance féodale, qu'on pénètre de ce côté-là dans ce village. Teticlan est une hacienda de sucre dont l'importance a dû être grande, si l'on en juge par celle des vastes bâtiments en ruine qui se trouvent à droite et à gauche de l'entrée.

Il n'y a pas de boucher à Teticlan, il me faut acheter un bœuf sur pied. A ma demande, quelques hommes montent à cheval et partent au galop pour le *potrero*, le pâturage. Au bout d'une heure, ils reviennent sur la même allée, debout sur leurs étrières, faisant tourner leurs lazos au-dessus de leur tête, jetant des cris sauvages et poussant devant eux un bouvillon, un *novillo* effarouché, que l'on fait entrer dans un corral. Là, je priai qu'on l'abattît au plus tôt, mais les centaures étaient échauffés et aussi incapables de résister aux attrait d'une petite fantasia que les premiers Bédouins venus. La population s'assemble sur les murs et à la porte de l'enclos, et les encourage de ses cris. — *A colear el novillo!* et la pauvre bête, saisie par la queue au milieu d'un de ses bords, roulait dans la boue, cul par-dessus tête. — *A barbear el bezerro!* Alors, mettant pied à terre, un homme le saisissait au bon moment par une corne et une oreille et le culbutait par surprise. On l'excitait de mille manières et, quand il faisait mine de s'élaner avec fureur sur un de ses antagonistes, le nœud coulant d'un lazo l'arrêtait net.

Au milieu du spectacle entraînant de ces prouesses, je ne pouvais m'empêcher de voir dans le malheureux *novillo* le pot-au-feu des prisonniers que je croyais sur mes talons, et, le cas d'un retard échéant, je ne trouvais pas une excuse suffisante dans le plaisir que j'éprouvais. J'obtins enfin qu'on passât au sérieux. L'animal fut abattu au plus fort de son émotion, qui était grande, égorgé entre deux palpitations de cœur, dépecé tout chaud, et, quand la troupe arriva, on put faire la distri-

bution; il se trouva seulement que la viande était un peu rebelle à la dent : je m'en doutais, parbleu, bien!

L'église, déserte comme celle de San Leonel, comme celle de Guaynamote, servit encore de logement à nos hommes, qui eurent liberté entière ce soir-là jusqu'au couvre-feu. Les esprits s'étaient calmés, seulement le courant insurrectionnel paraissait vouloir se porter sur moi. La liberté dont je jouissais à cause de mes fonctions était un sujet de jalousie pour les quelques mauvaises têtes dont j'ai parlé, qui voulaient me la faire expier. Tout ce qui n'allait pas bien m'était imputé, et je ne faisais pas pour la communauté tout ce que j'aurais dû. A les entendre, je devais *faire marcher* nos officiers comme ceux de Guaymas, ce qui nous avait si bien réussi. Ce soir-là, notamment, il aurait fallu que j'allasse prendre le colonel à la moustache. Un soldat avait déserté en route, emportant le bagage de deux prisonniers, dont il s'était chargé moyennant rétribution; c'était une abomination, et l'on me faisait un devoir d'obtenir des dommages-intérêts du gouvernement mexicain pour les spoliés.

J'allai trouver Esquerro, que je trouvai fort ennuyé, parce que la désertion est épidémique ordinairement dans ces troupes indisciplinées; il redoutait, si le mal se propageait, d'avoir à faire garder les soldats par les prisonniers. Le fuyard avait emporté du même coup le sac d'un de ses camarades et la valise d'un officier. Le colonel avait expédié aux alcades des pueblos voisins et aux juges de district l'ordre de le faire traquer, mais c'était tout ce qu'il pouvait faire. Tout en causant, je lui parlai de mes propres ennuis, et lui demandai la faveur d'amener désormais avec moi deux hommes de corvée pour préparer l'ordinaire à l'avance; il me l'accorda, et je choisis tout d'abord un de ceux qui s'étaient montrés les plus enclins à la turbulence, un braillard insolent, un mécontent perpétuel, un taon qui commençait à me mo-

lester et dont je me débarrassai ainsi. Il devint, en effet, souple, poli, prévenant, et embellit de toutes sortes de douceurs gastronomiques ma vie, dont il menaçait de troubler singulièrement le repos auparavant.

La population indienne attachée à l'hacienda de Teti-clan appartient à la race des *Indios Pintos*. On désigne ainsi quelques tribus dont l'épiderme, d'une teinte moins foncée et tirant davantage sur le jaune, est mouchetée de plaques irrégulières d'une nuance cuivrée obscure; ce caprice de la nature ne prévient nullement en faveur de ces pauvres diables, qui sont du reste sains et bien constitués. Leurs cabanes sont dispersées sous une magnifique futaie en face de l'église. Un peu plus loin, sur une éminence rocheuse, s'élèvent les demeures de quelques créoles, trafiquants ou employés de l'hacienda, qui forment un hameau séparé.

Le pain emporté de Tepic étant épuisé, il fallut avoir recours aux tortillas, et je fus obligé de stimuler vigoureusement l'ardeur des tortilleras méfiantes. En parcourant leurs cabanes, je fais la connaissance d'un brave Indien du Michoacan, qui se rend de son pied à Mazatlan pour y toucher trois piastres qui lui sont dues par un ami; c'est un voyage de quatre cents ou quatre cent cinquante lieues, aller et retour, voyage qu'il compte faire en un mois, à raison de quinze lieues par jour. L'idée de se jeter dans une pareille entreprise pour pareille somme devrait paraître insensée et burlesque, si elle n'était au contraire si caractéristique de la pauvreté en même temps que de la patience et aussi de la sobriété de cette race. Il se livrait, chemin faisant, à un petit trafic qui payait à peu près sa nourriture, transportant dans un village les produits d'un autre, tels que poteries, nattes, cha-peaux de paille, etc. Quant au logement, il n'avait pas à s'en inquiéter. Il pensait rapporter chez lui deux piastres au moins sur les trois, et cela en mettant les choses au pis.

Le lendemain était le 1<sup>er</sup> septembre. Je pars avec M. Guilhot et les aides, à cheval cette fois, car les invalides sont tous pourvus de montures. L'ayudante Pesquiera est de la partie. La veille il ne s'est pas séparé de la troupe, ne jugeant pas à propos d'exposer isolément l'habit d'un officier dans le *monte de los Cuartos*.

La route traverse un pays désert, de tristes plaines encadrées de bois magnifiques où foisonnent les écu-reuils. Nos animaux peuvnt à peine marcher et nous supposons avec raison qu'ils n'ont pas mangé depuis notre départ de Tepic; le propriétaire s'en est rapporté à nous, nous nous en sommes rapportés au propriétaire, et les bêtes ont pâti. Aussi, à Aguacatlan, leur donnons-nous un peu de *zacate* ou fourrage, qu'elles devorent énergiquement. Le fourrage le plus commun au Mexique est la tige du maïs coupée verte et tendre encore, avant le développement du grain.

Aguacatlan est une petite ville de deux mille âmes environ, qui ne présente rien d'extraordinaire. C'est jour de marché, et il y a du mouvement devant les portales de la rue principale.

A midi, nous arrivons à Istlan, notre étape du jour. On compte trois lieues à trois lieues et demie de là à Aguacatlan, et six à sept d'Aguacatlan à Teti-clan. Nous trouvons à Istlan un Français, M. Léotaud, établi à Guad-alajara, où j'eus l'occasion de le revoir depuis; il était en tournée d'affaires. Il nous offrit l'hospitalité de la nuit dans sa chambre, et invita Esquerro, qu'il connaissait, à passer la soirée avec nous. Le vin d'Espagne et les cigares de Tepic eurent bientôt aplani les inégalités de position, et ces quelques instants d'intimité nous furent très-profitables.

Istlan fait, comme Aguacatlan, un grand commerce de porcs. Les campagnes environnantes fourmillent de ces animaux, qui pourvoient eux-mêmes à leur engraisse-



ment par la maraude; aussi se ressentent-ils de cette éducation indépendante. Petits, alertes, bien découplés, jambes fines et nerveuses, ils ont des allures de sangliers. Alors même que le lard les arrondit, présage fatal, ce n'est jamais complètement aux dépens de la forme; ils ne ressemblent en rien à cette masse de charcuterie que l'on conduit à nos marchés, et n'atteignent jamais à la suprême expression d'hébétement de nos porte-jambons. Ils sont roses et bien lavés, comme leurs frères des Pyrénées que M. Taine a tirés de l'oubli; comme eux ils ont « deux yeux narquois et philosophiques, un nez goguenard, quelque chose d'insouciant et de moqueur sur un museau expressif qui semble dire fi aux préjugés. » Mais avec cela ils sont horriblement mal élevés, gloutons, audacieux, agressifs, insolents, et tous ces défauts sont greffés sur un vice capital, celui d'être scatophages au premier chef. En plein dix-neuvième siècle je ne puis en dire davantage et c'est vraiment dommage, car, avec tout ce que j'aurais à raconter de ces intéressants quadrupèdes, Rabelais eût ajouté au *Pantagruel* un chapitre de plus, et des meilleurs.

Notre nouveau système de manutention culinaire nous donna dès ce jour-là les plus beaux résultats. Les hommes sont heureux de n'avoir qu'à tendre leur gamelle en arrivant, et leur ordinaire est supérieur de beaucoup. A cela il faut ajouter qu'ils sont plus dispos, ce qui les met de meilleure humeur. Le nombre des animaux de réquisition s'élevait déjà à une cinquantaine; non-seulement les invalides étaient tous montés, mais chacun pouvait encore se délasser un moment à son tour. Les plus ingambes, les vieux troupiers, les ex-mobiles, marchaient en tête en chantant pour marquer le pas et se distraire, ce qui réjouissait singulièrement nos officiers.

## CHAPITRE V.

Le Plan de barranca. — Venta de Mochitlilte. — Un souper de noces. — La Magdalena. — Son crucifix et son curé. — Doña Concepcion la tortillera. — Les champs de maguey et le mes-cal. — Tequila. — Mutineries.

2 septembre. — Le pays est riant au delà d'Istlan, terres cultivées, champs de cannes, beaux arbres; mais la route est défoncée par les eaux, et les atascaderos se succèdent de très-près. A cinq ou six lieues, on rencontre le Plan de barranca.

Le mot *barranca* indique toujours, en espagnol, un ravin, crevasse ou fondrière, dont les parois sont escarpées; le mot *plan* indique ici qu'au fond du ravin il y a un plateau. Du sommet des hauteurs par lesquelles nous arrivons, un panorama splendide se déroule à nos yeux; une vaste plaine s'étend au delà de cette fissure immense, au fond de laquelle on arrive par une chaussée pavée, qui contourne les sinuosités abruptes de la montagne, au milieu d'un chaos de roches granitiques. Cette route a une lieue de développement environ. Le *Plan* est, en effet, un petit plateau encaissé dans ce gouffre comme au fond d'un entonnoir; sur les flancs de la barranca s'étagent en désordre des sapins, des chênes, des génévriers qui ont pris racine au milieu des éboulements; quelques ruisseaux torrentiels grondent et écument en bondissant de roche en roche sous leur couvert.

Sur le *Plan* s'est formé un petit village; le voyageur y trouve des fruits et des rafraîchissements qui viennent fort à propos, car la température est lourde et suffocante dans cette excavation où l'air est stagnant entre des parois échauffées par le soleil.